



HAL
open science

Trois formes éthiques de la recherche scientifique

Arthur Mary

► **To cite this version:**

Arthur Mary. Trois formes éthiques de la recherche scientifique : Le refoulement du chercheur comme condition d'une recherche civilisée. Les enjeux éthiques de la recherche, Sep 2012, Nice, France. hal-00978116

HAL Id: hal-00978116

<https://hal.science/hal-00978116>

Submitted on 12 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Trois formes éthiques de la recherche scientifique. Le refoulement du chercheur comme condition d'une recherche civilisée.

Arthur Mary

28 septembre 2012, Colloque interdisciplinaire « Les enjeux éthiques de la recherche » organisé par l'ADECH et le CRHI, Université de Nice-Sophia Antipolis.

Ce mot d'éthique est finalement embêtant car il nous empêche un peu de nous comprendre. Je répugne en fait à l'employer dans son sens dégradé, moraliste, où la bioéthique avoisine le biopouvoir de façon confuse. Helléniste de cœur, je retiens que l'ἦθος est le caractère, la disposition de l'âme (on pourrait par exemple vérifier ça chez XENOPHON...). Nietzsche de constitution (c'est dire si je suis malade), je situe ma pratique clinique *par-delà la morale* mais au cœur de l'éthique, c'est-à-dire au plus proche des relations singulières qui s'établissent auprès d'autres humains, relations dans lesquelles je suis tout à fait impliqué (parfois à mon corps défendant). La définition qui me plaît le mieux, c'est donc chez Emmanuel LEVINAS que je la trouve : « la mise en question de ma spontanéité par la présence d'autrui ». On comprend qu'avec une définition pareille, toute la réflexion sur la dite « éthique » dans les Comités nationaux d'éthique perdrait beaucoup de son sens.

L'éthique, comme façon de se rapporter à autrui et au monde. La psychanalyse, telle qu'elle a été travaillée par le structuralisme (avec LACAN, mais pas seulement), a fait apparaître trois grandes structures éthiques, trois grandes façons de se rapporter à autrui : une éthique névrosée (faite de refoulement, de répression des souhaits asociaux), une éthique perverse (faite de la saturation du désir d'autrui par forçage, et sur fond d'un certain *matérialisme* sur lequel nous reviendrons – je dépose déjà le nom de SADE), une éthique psychotique (faite d'un rapport tout à fait particulier aux systèmes symboliques et aux unités qui les composent). Je laisserai un peu de côté la psychose parce que ce serait entrer dans une discussion folle qui pourrait nous prendre l'éternité, pour me concentrer sur la névrose et la perversion.

*

Voici très rapidement de brefs aperçus de quelques dispositifs expérimentaux. Je vous les livre un peu naïvement, et dans leur forme caricaturale :

Un expérimentateur A conçoit le dispositif suivant : il place un sujet dans un environnement clos de la taille d'une petite chambre pendant quinze ans. Le sujet ne sait pas ce qu'il fait là. A l'issue des quinze années, le sujet est libéré sans plus d'explication et le dispositif provoque sa rencontre avec une charmante jeune femme en réunissant les conditions pour qu'ils s'attirent mutuellement. Tout le long de l'expérience, le sujet est observé et l'expérimentateur étudie patiemment le déroulement de l'enquête que mène le sujet pour mettre du sens sur ce qui lui est arrivé. La femme et lui finissent par coucher ensemble. L'expérience se conclut sur la rencontre du sujet avec l'expérimentateur qui peut enfin lui expliquer que la femme qu'il a rencontrée, aimée et avec laquelle il a couché est en réalité sa fille qu'il ne pouvait pas reconnaître du fait même du dispositif expérimental. Le sujet réagit plutôt mal : angoisse, douleur morale, il se déshumanise, se roule à terre, se coupe la langue, fait le chien. L'expérience est concluante – au sens où elle a pu vérifier qu'autrui désire et fantasme –, l'expérimentateur se suicide satisfait. (On aura peut-être reconnu la trame du film *Old Boy*).

Un expérimentateur A' se poste en observateur au coin d'une rue. Lorsque les sujets de son expérience passent, il les surprend en dévoilant son appareil génital. Les sujets réagissent : rires, honte, colères, accélèrent le pas, insultes. Le dispositif expérimental est complété par un entretien avec les sujets rattrapés deux rues plus loin : « Qu'avez-vous ressenti au moment où vous avez vu mon pénis ? Comment décririez-vous cette expérience ? Est-ce la première fois que vous rencontrez un exhibitionniste ? » (A nouveau, rire nerveux, honte, colère...) Le matériel est traité statistiquement et permet – outre le plaisir

corrélatif du chercheur – de mettre en évidence que le pénis de l'expérimentateur n'est pas un objet anodin dans l'économie psychique des sujets.

Un expérimentateur B fait une première observation fortuite : sa propre voix lui revient de son futur. Perplexe, il décide de soumettre cet objet d'étude à l'expérimentation. D'autres expérimentateurs le rejoignent dans son dispositif empirique. Ils interrogent les voix du futur et les voix leur répondent du futur. Mais ce faisant, les expérimentateurs constatent dans le présent que les réponses obtenues du futur les altèrent et altèrent ce qu'ils deviendront dans le futur. Leur recherche empirique porte donc sur le jeu des réajustements auxquels donne lieu une expérience du passé sur le futur ou d'un futur sur son passé. Observateurs et observés sont séparés dans le temps, mais unis dans une continuité subjective. A ma connaissance, l'expérience est toujours en cours.

Un observateur B' constate que chaque fois que son attention porte sur l'objet n°1, celui-ci est enrichi de son attention. Chaque fois que son attention porte sur l'objet n°2, celui-ci est enrichi de son attention. Le dispositif expérientiel est producteur de son attention et de l'objet, car – conclut l'observateur, par induction – les objets ne sont jamais rencontrés en dehors de son attention, c'est-à-dire qu'il ne perçoit jamais que des objets perçus. (Corolaire : B' doute de l'existence d'objets non-perçus ; il attend donc de percevoir enfin un objet inaperçu).

Un observateur C rencontre un sujet au motif qu'il veut apprendre quelque chose de son fonctionnement psychique. Rapidement, il réalise que le dispositif même de la rencontre a changé le sujet. Dans un second temps, il constate que la qualité de son observation a changé également et que la nature de son savoir sur le sujet a changé, dans la mesure même où le sujet a changé à l'occasion de la rencontre. D'ailleurs, l'observateur C aimerait bien coucher avec le sujet – mais ça, il ne l'avait pas prévu avant l'expérience. Le sujet se demande ce que peut bien penser l'observateur et émet quelques hypothèses : il est fou, il me reluque, il s'ennuie. La question de recherche de cet observateur est une variante de la question « Les filles rougissent-elles dans le noir ? » (où évidemment pour pouvoir observer la variable dépendante – *rougissement* –, il faut renoncer à la variable indépendante – *dans le noir* – qui nous intéressait).

Enfin, un expérimentateur C' invite un sujet à infliger une douleur déraisonnable par électrocution à un complice de l'expérimentateur (évidemment, le montage expérimental permet que la décharge ne soit pas effective, mais seulement mise en scène). On mesure le degré d'obéissance du sujet à l'autorité de l'expérimentateur C'. L'expérience (de MILGRAM) rend manifeste que les gens sont si susceptibles d'obéissance qu'ils acceptent de courir le risque de tuer autrui *par obéissance*.

Ce que ces différents montages ont de commun, c'est qu'ils interrogent tous d'une façon ou d'une autre la subjectivité, la position existentielle d'autrui – je limite donc la discussion aux seules sciences qui touchent à l'humain et à l'humanoïde (animal, simiesque, embryonnaire, clones). D'une certaine façon, le sujet-cobaye est toujours exploité, au sens où on lui extorque un savoir. Sa réponse au dispositif expérimental et aux variables indépendantes est observée puis interprétée.

On invoquera vite l'exigence déontologique d'un consentement éclairé. Pourtant, nombre de recherches ne pourraient être conduites si le chercheur était ainsi contraint d'abattre ses cartes pour obtenir la permission du sujet. Les recherches cliniques en pharmacologie, par exemple, faisant intervenir des groupes-contrôles sous placebo soulèvent cette difficulté. Car annoncer à un sujet que c'est un placebo qu'il consommera – fût-ce sous la réserve que « peut-être pas » –, c'est déjà changer l'attitude du sujet à l'égard du dispositif, c'est changer le dispositif expérimental lui-même dans la mesure où l'on teste dès lors des sujets éclairés d'une certaine façon. C'est dire combien cet éclairage est propre à produire de nouvelles zones d'ombre. Alors c'est bien que cette déontologie de la recherche structure ce qu'il est possible de mener comme investigation et ce qui est interdit. Si toutefois on consent à cette limitation, c'est que les communautés de chercheurs sont agités par quelque impératif catégorique (inconditionnel, apodictique) au nom duquel on institue des limitations morales à la mise en pratique de certains fantasmes expérimentaux. « Agis seulement d'après la maxime

grâce à laquelle tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne loi universelle », écrit KANT en 1785. Dix ans plus tard et dans une étrange continuité, un matérialiste écrira : « J'ai le droit de jouir de ton corps, dirai-je à qui me plaît, et ce droit, je l'exercerai, sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que j'aie le goût d'y assouvir. », c'est SADE et c'est *La philosophie dans le boudoir* (1795)¹. C'est différemment catégorique.

Si je convoque SADE, c'est qu'il y a, je crois, un certain matérialisme sur lequel repose (ou peut-être pas) la recherche technoscientifique contemporaine qui se ferait du sujet humain une représentation particulière. Par là, je désigne le modèle dit « bio-psycho-social » de l'humain. Ce paradigme entend tenir compte simultanément de tous les déterminants somatiques, des déterminants dits psychologiques (qui sont eux-mêmes en fait sous la dépendance étroite d'une causalité neurologique) et des déterminants socio-culturels (dont les effets ne sont jamais que des projections de nos interactions sociales dans le cerveau). On tiendrait là une conception multipliant suffisamment les perspectives pour se faire un modèle satisfaisant de l'animal humain. La recherche en psychopathologie qui s'appuie sur cette conception ne semble d'ailleurs pas trop souffrir de difficultés méthodologiques quand elle s'appuie sur des modélisations animales de la maladie mentale pour les phases de tests de médicaments, ou encore pour les investigations sur la détermination génétique de ces maladies. On essaie donc de construire en laboratoire des souris dépressives, ou bien schizophrènes, ou encore autistes, sur la base de la ressemblance des comportements de l'animal aux comportements des sujets humainement dépressifs, schizophrènes ou autistes. Ici, une remarque de Pierre-Henri CASTEL : il s'agit avant tout d'une homologie dans l'ordre des comportements, mais il manquerait évidemment qu'une souris puisse rendre compte verbalement de son vécu dépressifs, schizophréniques ou autistiques, pour nous convaincre que l'analogie n'est pas artificielle. Quel laboratoire de recherche proposera le premier de travailler sur l'aphasie à partir d'un modèle animal ? On voit donc que le chercheur mobilisant un tel paradigme – avec Jean VION-DURY (2007 ; 2011) je nomme ce paradigme « monisme matérialiste et physicaliste » – celui-ci mobilisera une éthique particulière à l'égard de l'humain sur qui porte sa recherche : cet humain, inscrit dans la continuité physique du monde, est bien un paquet d'os et de chair innervée, un animal parlant, intelligent, social, fait d'organes, de cellules, de molécules et *in fine* un agrégat d'atomes. Sur tout cela, je n'ai rien à redire. Ce sur quoi, cependant, j'aimerais attirer l'attention, c'est la question de la naturalisation de l'éthique elle-même, c'est-à-dire la sorte de réductionnisme nécessaire pour rendre compte dans le cadre d'une explication causale de la façon singulière qu'un être humain a de se rapporter à autrui. Les psychanalystes situent l'enjeu de l'éthique dans le concept de désir, irréductible à une causalité transitive, dans la mesure où le désir est toujours pris dans le registre sémantique, soit le registre de l'interprétabilité de la polysémie. On peut voir une tendance de cette naturalisation à l'œuvre dans le champ des neurosciences tout particulièrement, où ce qui n'était d'abord qu'une simple corrélation entre les sécrétions d'ocytocine et la confiance ou la générosité par exemple, est interprétée en termes de cause : confiance et générosité *à cause de* l'ocytocine (KOSFELD et col., 2005 ; ZAK et col., 2007). Dans ce cas, quelle éthique, quelle façon de me rapporter à cet autre qui me fait confiance *parce que* son ocytocine l'y détermine (et non pas parce que d'une manière ou d'une autre je mériterais sa confiance, ou bien qu'il déciderait de me l'accorder) ? D'ailleurs, cette confiance et cette générosité méritent-elles encore d'être nommées « confiance » et « générosité » dès lors qu'il ne semble plus qu'un sujet assumant confiance et générosité existe au-delà de la sécrétion d'ocytocine ? Un don, s'il est déterminé par mon activité neurologique, peut-il être dit généreux, dans la mesure où ce don n'est pas libre mais contraint ? On le voit, la réduction neurobiologique de la confiance ou de la générosité vide ces deux notions de leur sens

¹ Marquis de SADE, *La Philosophie dans le boudoir ou Les Instituteurs immoraux* [1795], dans *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du Livre précieux, 1966, p. 295.

courant. On pourrait faire le même travail avec la culpabilité ou bien la honte. Avec l'amour aussi : dire « mon cerveau est amoureux de toi », ou mieux « mon cerveau est amoureux de ton cerveau », ne serait-ce pas employer le mot « amour » dans un sens si différent que chacun sent bien l'absurdité d'un tel usage du mot « amour » ne respectant plus le sens commun ? (Ce développement se déduit largement de l'analyse philosophique de CASTEL, 2010) Frédéric JOVER² nous a à l'instant rapporté cette idée d'HEIDEGGER, qu'on peut bien mesurer les sécrétions lacrymales, mais que les larmes ne sont pas mesurables. Pour un certain nombre des affects courants, la réduction naturaliste semble court-circuiter et modifier profondément la façon dont on peut parler de ces affects, si toutefois on accepte de modifier notre façon d'en parler. L'enjeu est sémantique, et grammatical.

Il me semble – et c'est une perspective que je vous soumets, j'aimerais connaître votre avis – que la condition d'une rencontre humainement civilisée consiste alors toujours à supposer qu'en face, dans ce tas d'os et de chair innervée qui me fait face, un sujet me répond, un sujet sinon libre de ses déterminations (somatiques, sociales...), du moins susceptible d'en répondre. Car, à quoi bon s'adresser à un locuteur mécanique ? De même, à quoi bon continuer à parler si cette parole est le résultat d'une détermination physico-chimique univoque ? A prendre cela au sérieux, je ne serais qu'un sujet témoin de ce que « ça » dit *par moi*, un sujet agi par son organisme qui le fait parler. C'est à ce niveau que je situe un certain refoulement, refoulement de l'animalité de l'humain en face. Ça n'est peut-être pas mieux fondé qu'un acte de foi, nécessaire peut-être à rendre l'humain digne de parole, et qui évite à la fois un certain solipsisme psychotique, et un déferlement pulsionnel sadien libéré des entraves morales et conventionnelles, c'est-à-dire sans détermination naturelle qui vaille.

Le paradigme du monisme matérialiste-physicaliste a ceci de particulier qu'il rabat tout sur le plan de la matérialité, de la *phusis*. Autrui est fait *comme moi* d'atomes et molécules. Nous sommes homogènes et appartenons au même ensemble. C'est au prix d'une répression de cette communauté d'être, qu'une éthique, somme toute névrosée, me permet de constater qu'autrui est à tel point singulier dans sa façon de répondre de ce qui le détermine, qu'il n'est pas loin d'être un martien, tant il est radicalement différent de moi.

L'éthique perverse vise autrui, non pas comme s'il était un objet, mais bien et précisément *parce que* c'est un sujet et que c'est précisément cette subjectivité qui est visée en tant que telle. Ce que le pervers atteint, par le montage qu'il met en œuvre, c'est ce qui est le plus intime d'autrui, à savoir ce qu'il est comme sujet d'un désir, comme susceptible de dire « je désire » en première personne. L'éthique perverse met en évidence que l'économie désirante du sujet est quelque chose de débordante, d'excédentaire, c'est l'excès d'humanité qui fait que l'humain, trop humain, déborde ce qui le détermine. Le film sud-coréen *Old Boy* dans lequel la victime d'un pervers est enfermée quinze ans dans une chambre sans savoir ce qu'il y fait et qui est conduit à réaliser l'inceste à son insu avec sa propre fille, ce film raconte en dernière analyse comment un pervers s'insère dans la causalité psychique d'autrui, pour lui *faire faire* (causatif) ce que son désir inconscient demandait.

Les recherches sur l'humain, qu'elles soient neurobiologiques, mais aussi sociologiques, anthropologiques, etc., dès lors qu'elles mettent au jour ce qui détermine l'humain (sa pensée, ses actions, ses croyances, ses pratiques sociales, etc.) visent ce qui mérite le nom de sujet (l'espace d'indétermination, fût-elle illusoire) pour en construire l'objectivité. Ce qui est étonnant, c'est que notre société est friande de ces travaux de vulgarisation scientifique qui disent à chacun combien incroyablement déterminés nous sommes par notre cerveau. Il y a là quelque chose de fascinant ; mais que personne n'arrive à croire véritablement ni à prendre au

² Cf. « L'alexithymie, un modèle pour la recherche », colloque interdisciplinaire « Les enjeux éthiques de la recherche », organisé par l'ADECH, 27 & 28 septembre 2012, Université de Nice-Sophia Antipolis.

sérieux : sinon, dis-je, à quoi bon continuer à prendre la parole et agir, à quoi bon écouter l'autre comme s'il était un sujet et pas un automate.

L'éthique psychotique est peut-être cette modalité éthique qui prend tout à fait au sérieux les conséquences de la naturalisation du sujet. A savoir, que nous sommes agis par l'organisme, que nous assistons conscients mais sans nulle liberté à ce qui se passe dans le monde. Le psychotique alors demeure le jouet passif d'une force qui le manipule, qui lui fait faire ce qu'il se voit en train de faire, qui le fait observer le monde et ses événements se déployer sous ses yeux, qui le fait être passif.

Quant au névrosé, comment se fait-il qu'il se reconnaisse tant dans ces ontologies que lui délivre la science, qu'il en tire donc une petite satisfaction, sans pour autant agir en conséquence à l'instar du psychotique ? J'ai bien une piste : *le transfert*, mais ce serait nous embarquer dans une discussion longue et franchement psychanalytique. En quelques mots : la remobilisation, la répétition, l'écho singulier dans l'actuel de ce qui fut vécu jadis, dans l'infantile, c'est-à-dire dans le hors-langage, dans le pré-sémantique, quand les expériences précoces étaient purement organiques, c'est-à-dire avant « la morsure » de l'être parlant par le signe linguistique et ses propriétés. La trace mnésique de la matérialité physico-acoustique du signe linguistique telle qu'elle s'inscrit et fait empreinte dans la matière cérébrale est toujours retravaillée dans un système sémiotique (le langage) qui est hétérogène à la matière vivante. La vie psychique de l'humain fait donc son miel de l'hétérogénéité inhérente aux pratiques langagières : parler, c'est certes utiliser son cerveau, mais pour mobiliser des signes appartenant à des systèmes de relations sans réalité matérielle, mais dont la réalité (grammaticale) est de pure logique.

Ces trois éthiques (névrosée, perverse, psychotique) sont bien trois façons de tourner la face vers l'autre, trois grandes familles d'attitudes à l'égard du monde. Ce sont aussi trois façons d'engager le transfert avec autrui, c'est-à-dire de s'inscrire dans le *qui pro quo* avec autrui, de situer l'autre et de se situer par rapport à lui. Son « objet » de recherche et le rapport transférentiel qu'il engage à son égard joue un rôle, chaque fois singulier et significatif, pour chaque chercheur. Et s'il fait preuve sans doute d'une certaine inconséquence en n'étant ni pervers, ni psychotique à l'égard de l'humain qu'il étudie, c'est simplement parce qu'il a intégré suffisamment un certain nombre des interdits sociaux civilisateurs, qu'il refoule suffisamment l'idée qu'autrui n'est qu'un bout de viande, qu'il pourrait donc en jouir librement, ou que nul n'a jamais vu dans la nature ni Dieu, ni la vertu.

BIBLIOGRAPHIE

- BONNET, Doris, « L'éthique médicale universelle engage-t-elle la construction d'un acteur social universel ? », *Autrepart*, n°28, 4/2003.
- CASTEL, Pierre-Henri, *L'esprit malade. Cerveaux, folies, individus*, Ithaque, Paris, 2010.
- KOSFELD, Michael, HEINRICHS, Markus, ZAK, Paul, FISCHBACHER, Urs, FEHR, Ernst, « Oxytocin increases trust in humans », *Nature*, vol. 435, 2 June 2005.
- LACAN, Jacques, « Kant avec Sade », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
- SADE, *La philosophie dans le boudoir*, 1795.
- VION-DURY, J., CERMOLACCCE, M., AZORIN, J.-M., PRINGUEY, D., NAUDIN, J., « Neurosciences et phénoménologie – I : dans le bocal à mouches », *Annales Médico-Psychologiques*, n° 169, 2011, pp. 39-41.
- VION-DURY, J., CERMOLACCCE, M., AZORIN, J.-M., PRINGUEY, D., NAUDIN, J., « Neurosciences et phénoménologie – II : sortir du bocal à mouches », *Annales Médico-Psychologiques*, n° 169, 2011, pp. 35-38.
- VION-DURY, Jean, « Entre mécanisation et incarnation : réflexions sur les neurosciences cognitives fondamentales et cliniques », *Revue de Neuropsychologie*, 2007, vol. 7, n° 4, pp. 293-361.
- ZAK, Paul, STANTON, Angela, AHMADI, Sheila, « Oxytocin Increases Generosity in Humans », *PLoS One*, 2/11, 2007.